

ROGLIANO

Plaquette réalisée par Michel Vergé-Franceschi
Professeur des Universités

I. ROGLIANO : LE VILLAGE

ROGLIANO

par

Antoine-François FRANCESCHI
(Rogliano, 1891-Le Havre, 1980)

Nos aïeux ont choisi ce site incomparable
Où de jolis hameaux par eux furent bâtis.
Le château fort en ruine, autrefois redoutable
Auprès du vieux couvent tient nos yeux éblouis.

Du haut de son clocher notre église pimpante
Invite les fidèles à venir, recueillis,
Invoquer et prier la Vierge triomphante
Et notre saint local dont les os sont bénis.

Le parfum du maquis et la brise marine,
Le chant de nos oiseaux, les cris d'enfants joyeux
Répandent le bonheur dans le cœur de nos vieux.

Le travailleur des champs vers son âtre chemine.
Les étoiles pâlisent, annonçant l'astre mort,
Puis quand le soir s'éteint, le village s'endort.

En quelques vers, tout y est : le château féodal de San Colombano, démantelé et incendié par les troupes de Spinola, sur ordre d'Andrea Doria, le 3 mars 1554, grâce à deux canons tractés depuis Centuri ; le couvent franciscain érigé sur ordre de Léon X Médicis, à partir de 1521, grâce au testament de Giacomo Santo Da Mare, seigneur de San Colombano ; et l'église Sant Agnello, érigée en 1510 près de la tour Franceschi, à Bettolacce, - élevée elle en 1515 et classée monument historique le 4 novembre 1935-, et en arrière de la confrérie de Santa Croce.

II. LE CHATEAU FEODAL DES DA MARE (1246-1554)

Au château, ont longtemps vécu les Negrone, dont le général comte de Negrone et son frère le chef de bataillon, marquis de Negrone, auteur en 1895 de la première *Histoire de la Seigneurie de San Colombano* établis au *Castellu*, c'est-à-dire au château "neuf", édifié au lendemain de la trêve de Vaucelles (1556), et totalement détruit par le grand incendie de 1947. Le château féodal, le château "vieux", ruiné, ne ressemble plus désormais à ce qu'en disait autrefois le chroniqueur médiéval Giovanni della Grossa qui y a résidé : "Il castello di San Colombano e sopra un montetto di bellissimo sito piano da ponente, e da banda di libeccio ci sono montagnole. Il castello sta spicato da ogni malvicino ed era la residenza del comte e dove si amministrava la giustizia". Béant, ouvert au *libeccio*, au soleil, et parfois à la neige, il reste là, sous son nom inquiétant de *Castellacciu* (le "mauvais" château). Souvenir d'une féodalité génoise, étrangère, mal venue, mal perçue, trop avide de tailles et de corvées ? Peut-être. On ne sait. Mais reste aussi la beauté du site : *E Castelle*, car ces montagnes naturelles ont aussi l'allure d'énormes forteresses plantées sur trois pitons rocheux.

III. LE COUVANT FRANCISCAIN : UN BATIMENT MEDICEEN (1520)

, propriété privée de la famille Lucchetti depuis 1820. Y ont vécu Matteo Lucchetti (Ponce 1848-Nice 1917), et sa jeune femme Maria Acosta y Sepulveda (1864-Nice 1933), nièce du ministre du commerce et de la marine de Porto-Rico. Riche planteur, propriétaire de la première voiture automobile de

Rogliano, Matteo a fait réaliser à ses frais les travaux de voirie nécessaires au premier passage d'un véhicule à moteur, après autorisation des Ponts-et-Chaussées (1906) !

C'est le 18 mai 1520 que Giacomo Santo Da Mare (v.1449-1520), seigneur souverain de San Colombano, a pieusement légué aux Franciscains les terres dites de Circoia qui constituent le domaine foncier du couvent, outre des bijoux et monnaies à concurrence de cent cinquante livres à transformer en calices et burettes armoriées, afin de racheter ses fautes : en effet, alors que son épouse lui donnait cinq enfants légitimes, sa maîtresse Elisabetta del Campo de Luri lui en donnait cinq autres ! Léon X Médicis (1475-1521), le pape qui combattit Luther (1517) et commença Saint-Pierre de Rome, autorisa aussitôt la construction à Rogliano du vingt-huitième couvent de la province franciscaine de Corse ; ce même Léon X que Sampiero Corso vit à Florence alors qu'il allait coiffer la tiare. Le couvent fut donc élevé là où une immense croix venue miraculeusement du Ciel aurait un beau jour dit-on, projeté son ombre¹. Ce type de légende fait partie de la mythologie de quasi toute fondation pieuse de même que le naufrage des bateaux transportant de saintes reliques (au cap Saint-Vincent par exemple, au Portugal, autre "promontoire sacré"). L'église du couvent (moins le chœur, dû à Agostino Agostini de Bettolacce en 1674), fut construite en 1570, avec son entrée à l'ouest, son maître-autel à l'est, et une sacristie ; le couvent comprend alors une salle au rez-de-chaussée et un dortoir à l'étage pour six moines. En 1578, Giacomo de Negroni, fils de Georgette Da Mare et petit-fils de Giacomo Santo Da Mare, lègue à son tour trois mille liras en monnaie de Gênes pour agrandir le couvent. En 1620, l'aile ouest du couvent, dont le rez-de-chaussée terminé, abrite six à huit moines. En 1632-1635, le Provincial des Franciscains de Corse est un Roglianais : le Père Gregorio. En 1646, Mgr Marliani, évêque de Mariana en visite à Rogliano, écrit qu'il y a au sommet du village "un convento de'frati di San Francesco dove stano dodici frati Zoccolanti". En 1654, le couvent devient maison de professorat et abrite douze religieux. À noter que le Seigneur Cristofaro Tagliacarne (marié en 1571 à Maddalena Doria) avait laissé par testament une somme suffisante à son gendre le Signor Ludovico Gentile de Brando, afin d'ouvrir à Rogliano un séminaire² et afin de construire dans le couvent la chapelle Tagliacarne, première chapelle latérale à gauche où on lit encore sur les quatre bandeaux de marbre qui entourent la sépulture aux armes martelées : S(epultura). XOFFORI TALIAGARNIS EQVES MAGNE CRUCIS ET MAGNUS PRIOR LIGU(RIS) SACRE RNis.SSr MAURITII ET LAZARI ET MADALENA DORIA EIUS UXORIS DOMINI CAPITIS CORSICE.

Le 30 juin 1671, l'Église est consacrée : ses murs abritent des reliques, un bras de saint Blaise -dont le prénom sera dorénavant porté par une foule de Roglianais (Biaggino) d'où nombre de familles Blasini-, et un autre de saint Vincent (comme au Portugal). L'agencement intérieur est retourné : l'entrée passe à l'est, le chœur à l'ouest (1674) ; la façade est édifiée. En 1684, le Provincial des Franciscains de Corse est à nouveau un Roglianais : le Père Vittorio. Dès 1695, le couvent abrite dix-huit moines ! En 1711, une première restauration donne lieu à l'inscription suivante : "ADMD. O.M.G. TEMPLU HOC DIVO FRAN : DICATU ROGLIANENSIV ELEEMOSINIS PRIUS ERECTU EXIMIA BENEFICENTIA EXCC-DD- NEGRONIS RIVAROLA REGNU FELICITER GUBERNANTIS AMPLIORIFORMA ORNATU FF. MIN : OBSERV : RESTAURAVERE. AN: DMI. 1711". En 1720, un troisième dortoir à l'étage, façade ouest, est terminé, alors que la façade nord est en construction. De 1720 à 1750, le couvent abrite vingt moines. La façade nord s'achève, suivie par la façade est. En 1750, le bâtiment atteint sa forme définitive. En 1763, les Génois pourchassés par les Paolistes s'y réfugient. Les Paolistes attaquent : les Génois sont chassés. Il semblerait que les moines

¹ Olivese, *Cronicali Ragguagli*, livre II, page 171. Il écrit "qu'une croix lumineuse serait tombée du Ciel à l'endroit précis où le couvent devait sortir de terre".

² Mgr Marliani écrit en 1646 : "Vi è anco un altro legato del sig. Cristofaro Tagliacarne lasciato per far un seminario che al presente vien preteso dal sig. Ludovico Gentile che disse di dover mostrar la scrittura".

aient été tués au cours des combats. En tout cas, les archives franciscaines disparaissent. Néanmoins, en 1780, le rayonnement des Franciscains de Rogliano est grand : l'un d'eux, le Père Marracci, originaire de Lucques, réalise l'orgue de La Porta sur lequel on peut lire : "P. Benedictus Marracci Lucensis O. M. fecit Roliani A. D. MDCCLXXX" (= Le Père Benoît Marracci de Lucques, frère Mineur Observantin, m'a fait à Rogliano, l'Année de Dieu 1780). Mais en 1792, avec la confiscation des biens du clergé, le couvent est vendu comme bien national à la famille Gregori. Revendu en 1804 à la famille Fabrizzi de Bastia, il est racheté au Docteur Fabrizzi en 1820 par Matteo Lucchetti (v.1766-1823) et son épouse Catherine Terami (v.1764-1836), qui l'offrent à leur fils aîné pour son mariage, le surlendemain. Leurs descendants le possèdent toujours et l'ont restauré avec soin car la bâtisse a été transformée en station-radio militaire par les Italiens au cours de la Seconde Guerre mondiale. En 1944, les Allemands abandonnent le couvent. Craignant que les Alliés ne l'utilisent à la même fin, ils envisagent de le faire sauter. Mais la baronne Hélène-Olga Terwagne (1881-1973), issue d'une longue lignée d'aristocrates austro-hongrois et de barons baltes, et belle-mère du docteur Tristan Lucchetti mort pour la France le 12 mai 1944 en service commandé, réfugiée là avec sa fille et son petit-fils Philippe, cinq ans, les en dissuade dans un allemand si parfait, appris à la Cour de François-Joseph à Vienne, que l'occupant épargne la bâtisse. En mai 1944, deux cent dix Anglais y installent un centre opérationnel radio, le plus important de Méditerranée occidentale. Après les pillages de la guerre, Philippe Lucchetti et son épouse Andrée Giannoni (dont le père a sculpté la chaise de saint Aimé à Sant Agnello) mettent tout en oeuvre pour restaurer l'ensemble.

IV. LA TOUR DE BARBARA : UNE INNOVATION RENAISSANCE (1556)

Après la mort de Giacomo Santo Da Mare, seigneur feudataire de San Colombano, colonel à la solde d'Henri II, tué à la tête de la cavalerie de Sampiero Corso, à la victoire du col de Tenda, le 18 septembre 1554, "en poursuivant l'ennemi (génois) avec trop d'ardeur" (selon la lettre du maréchal de Thermes au Roi)³, c'est dans cette tour que sa fille unique Barbara (v.1530-1604) se réfugia avec les siens, son mari, Pier Giovanni de Negroni, et sa fille aînée au berceau. La tour a été fort bien restaurée par le marquis de Negroni, dernier du nom (en France). Mais, malgré les travaux, la tour seigneuriale de Barbara, semblable au sang de Macbeth, ne parvient pas à effacer le souvenir des drames qui l'ont habitée. Premier drame : le départ de Pier Giovanni de Negroni, premier mari de Barbara, tué par les Turcs le 7 août 1555, à trente ans, au large de Saint-Florent. Deuxième drame : le second mariage -forcé- de la jeune veuve (1558) avec Jean de Cros, maréchal de camp français, union durement imposée par les officiers généraux français au service d'Henri II en Corse, entre la trêve de Vaucelles (1556) et la paix du Cateau-Cambrésis (1559), car soucieux d'avoir la main-mise sur l'un des sites de Corse parmi les plus stratégiques de l'île, en raison du tirant d'eau de Macinaggio, de l'importance du port de Centuri, et de la proximité du cap Corse par rapport à Gênes. Troisième drame : le troisième mariage, à nouveau forcé, de Barbara, mais avec un Génois cette fois-ci, au lendemain de la paix du Cateau-Cambrésis : un Doria, parent du vieil Andrea, amiral génois et général des galères d'Espagne, marin trop expérimenté pour laisser les ports cap corsins aux mains de l'ennemi français. Depuis Ansaldo Da Mare, premier seigneur génois de San Colombano (1246), et amiral des Empereurs Hohenstauffen, jusqu'à la dernière des Da Mare, Barbara (1604), la seigneurie a été perçue par toutes les puissances (Saint-Empire, Gênes, Valois, Habsbourg, Régences barbaresques) comme un site naval de première importance. Jamais seigneurs n'ont porté au monde patronyme plus approprié : **Da Mare = les seigneurs de la Mer**. Veuve en premières noces (1555) du cousin germain de son père (Negroni), précipitée dans les bras de Jean de Cros (1558) dont elle ne

³ *Revue de la Corse*, 1922, p. 177, à l'occasion du scellement de la plaque qui rappelle son souvenir à Sant Agnello, près du tableau offert par les Piacentini en 1728/1731.

parlait pas la langue, séparée de ce Français par force (1559), remariée aussitôt à un Génois, à nouveau par force, et à nouveau veuve avec une nouvelle fille, **Barbara, dame souveraine de San Colombano**, veilla à l'armement chrétien des felouques de Macinaggio (1571) lorsque quelques cap Corsins allèrent rejoindre à Lépante l'amiral génois Ambroggio de Negroni pour se placer aux ordres de don Juan. Quatrième drame : après avoir marié (1571) sa fille du second lit -Maddalena Doria (v.1560-1626)- enfant, à un riche Bastiais, Cristoforo Tagliacarne, grand prieur ligure de l'ordre des Saints-Maurice-et-Lazare, Barbara vit un nouveau drame déchirer la seigneurie : le gouverneur de celle-ci (dont on a dit -sans preuve- qu'il était son amant), le Génois Procurante, se retrouva poignardé, à l'intérieur de la tour, par la dague d'Agostino d'Ortinola de Centuri et le couteau de Bastiano de Morsiglia (vers 1574). Quelques jours plus tard, Battista Baccano, témoin du meurtre, est aussi poignardé par Agostino, au pied de la tour. Septuagénaire, Barbara vit encore dans sa tour à la date du 30 octobre 1603, avec deux de ses filles et ses gendres. C'est sans doute début 1604 qu'elle fut inhumée dans le caveau paternel à Sant'Agnello.

V. L'EGLISE SANT'AGNELLO : 1510. Elle fut dotée dans le choeur d'un orgue merveilleux à partir de 1761⁴, (postérieur à celui du couvent daté semble-t-il de 1751⁵). Le maître-autel est en marbre de Carrare. Construite au début du

⁴ Voir les très beaux travaux sur le sujet de Sébastien Rubellin, *L'Orgue corse de 1557 à 1963*, édit. A. Piazzola. Notamment le chapitre "La vie d'un orgue de village depuis 1761". - On remarque sur sa tribune saint Vincent Ferrier et l'image de l'Immaculée Conception sur un croissant de lune renversé (le croissant ottoman battu à Lépante en 1571). On y voit aussi saint Louis de Gonzague et le roi David y jouant de la harpe. L'orgue a été commandé à un facteur milanais, Giuseppe Lazari, par le multo reverendo padre Gio Antonio de'Negroni, curé archiprêtre de Rogliano mort en 1777, et par Damiano Lucchetti, alors prieur de Sant'Agnello (acte notarié du 15 mars 1761 retrouvé par Pierre Spagnoli). Il s'agit d'un prieur laïc, Damiano Lucchetti ayant épousé à Sant'Agnello (et donc sans musique !) Maria Tulli de Quercioli le 20 août 1744.

⁵ Claude Hermelin dans son *Inventaire des orgues en Corse* le date, d'après le grand cartouche central, aujourd'hui ruiné, de MDCCII (1702) ou de MDCCLI (1751). Il ne nous semble pas que l'on puisse retenir la première des deux dates. La Méditerranée est alors en guerre (guerre de succession d'Espagne depuis la mort de Charles II, et ce jusqu'à la paix d'Utrecht en 1713). L'époque n'est donc guère favorable ni aux voyages (devenus risqués) d'éventuels facteurs d'orgue, ni -encore moins- aux dépenses (élevées pour une communauté), liées à l'acquisition d'un instrument de musique, surtout en une période où l'exportation des vins et muscats des coteaux du cap Corse est rendue extrêmement difficile par la présence anglaise en Méditerranée : la Navy y hiverne pour la première fois de son existence en 1694 et l'amiral britannique Rooke, victorieux sur mer des Français depuis 1702 (désastre français de Vigo), s'apprête à s'emparer du rocher de Gibraltar (début août 1704 : cf. M. Vergé-Franceschi, *Chronique maritime de la France d'Ancien Régime (1492-1792)*, Paris, SEDES, 1998, 800 pages, préface de l'Amiral Lefebvre, Chef d'état-major de la Marine nationale). Il semble donc que la date de 1751 doive être préférée, la Méditerranée étant en paix depuis 1748 (paix d'Aix-la-Chapelle) et jusqu'en 1756 (début de la guerre de Sept Ans). Les périodes de guerre ne sont pas en effet favorables à l'aménagement des églises. A l'intérieur de l'église San Cipriano de Morsiglia, on peut en effet lire (Photo ci-contre) gravée dans le marbre, cette inscription qui montre que les dons faits par le Signor Geronimo de'Paoli di Mucchiotta de Morsiglia à l'église San Cipriano, à savoir une lampe d'argent expédiée depuis les Amériques, en 1650, par son parent le Signor Andrea Francesco de'Caraccioli de Pecorile de Morsiglia, puis un calice et un grand ostensor d'argent doré, envoyé par le même en 1680, depuis Portobello, mer des Antilles, ont dû en effet être vendus en 1701 par le curé de Morsiglia pour quatre mille sept cent soixante et dix lires florentines, à cause "des périls de la guerre". Avec les 1326 lires tirées de l'ostensor, (vendu par crainte que ces trésors ne soient pillés ?), tout cet argent a été placé à intérêt (a frutto) à Pise pour le compte de ladite église San Cipriano. L'année 1702 ne se montre donc guère favorable à l'acquisition d'un orgue pour l'église San Francesco de Rogliano. Les Morsagliais quant à eux ont attendu la fin de la guerre d'Amérique (1776-1783) pour retirer de Pise courant 1784 (donc après la paix de Versailles) l'argent issu des dons d'Andrea Francesco de Caraccioli (mort aux Amériques à Portobello vers 1701-1702). Et ils ont placé cette somme pour en retirer un intérêt plus fort (un "censo") à Livourne, par

XVII^e siècle (la dédicace est de 1510), Sant-Agnello fut visitée par Mgr Marliani, évêque de Mariana, lors de sa visite pastorale (1646) : l'église a alors deux chapelles, celle de l'Annunziata (deuxième chapelle à gauche en entrant), créée par Angelo Francesco et Domenico, frères Mariani, fils de Lucca Maria de Bettolacce, et celle du Rosaire (troisième chapelle à gauche en entrant). La chapelle de l'Annunziata est ornée d'un beau tableau (XV^e/XVII^e s.), ramené sans doute de la péninsule Italienne par les frères Mariani au début des années 1630, et lorsqu'ils ont créé là leur chapelle, les frères Mariani de Bettolacce (non parents des Mariani de Magna Soprana, ni des Mariani de Magna Sottana) ont fait ajouter au bas dudit tableau une date (1633) et le portrait d'un des deux donateurs, représenté en buste et en prière, les mains jointes, avec à ses côtés ses armoiries : on notera ses moustaches, sa barbiche Louis XIII, le rabat blanc de son col. En cette même année 1646, le curé de la paroisse faisait office de maître d'école, le second maître d'école local étant *maestro* Francesco Silvagnoli, Bastiais arrivé au village dans les années 1630 (il y fit souche à Quercioli), et entretenu grâce au legs fait naguère par Gio Pasquale de Rogliano. En 1701, l'église Sant Agnello a été agrandie aux frais des Roglianais : "sumptibus et pietate populi Roglianensis"⁶. L'église est belle, avec ses chapelles latérales, dont celle d'Angelo Francesco Lovigi de Bettolacce (v.1602-ap.1677), construite en 1660, et léguée par lui le 10 août 1677 devant maître Simone Paolo Orsini, notaire de Centuri, à son beau-frère Gio Ambroggio Lucchetti de Bettolacce (v.1644-1734)⁷ et à son parent Biaggino Vivaldi de Bettolacce, fils de Francesco. L'église est ornée d'un beau tableau offert en 1731 par Gio Andrea Piacentini de Bettolacce : il l'offrit à l'église avec son frère Santo (aïeul du général Ciavaldini), pour respecter le testament de leur père Angelo Santo qui leur avait demandé de faire cette offrande au cas où ils survivraient à la peste qui décime alors le village et dont lui-même fut victime (8 août 1728). La balustrade du chœur a été offerte par l'impératrice

autorisation épiscopale donnée par décret à Bastia le 18 août 1788. Pour perpétuer la mémoire de ce don, ils ont fait ériger "le presente monumento" (ladite plaque) en 1789, croyant peut-être en l'arrivée de la paix universelle...

⁶ On lit sur la façade, au centre d'un cartouche baroque, une inscription latine que l'on peut traduire ainsi : Deo Optimo Maximo : À Dieu, très bon, très grand. La piété du peuple des Roglianais (*pietas populi rolianens*), pendant toute l'année 1701 (*complevito anno MDCCCI*), a restauré et agrandi (*instauravit auxit*) cette église dédiée en l'an 1510 à saint Agnel abbé (*ecclesia divo agnello abbate dicatam anno MDX*), déjà dégradée depuis des lustres (*jam collabentem lustro*). Les craintes liées aux "périls de la guerre" qui commence ont peut-être incité les Roglianais à apposer cette inscription conçue pour forcer au respect, même un ennemi, pourvu qu'il soit chrétien...

⁷ On lit au bas du retable de l'autel : Louange à Dieu (*Lous deo*). Ange-François Lovigi de Rogliano (*Angelus Franciscus Lovigi a Rol*) m'a fait (*fecit*) par dévotion (*es devotione*) l'an 1660 (*anno MDCLX*). Et sur la table de l'autel on lit : Marguerite a été la cause de cette oeuvre (*Hujus operis causa Margarita fuit*). On lit aujourd'hui sur cet autel un pseudo-historique (?) totalement abracadabrants qui fait de Marguerite un amour de jeunesse florentin du vieil Angelo Francesco Lovighi ! L'histoire racontée est d'une absurdité rare : comment imaginer qu'Angelo Francesco, sexagénaire et de surcroît marié, puisse faire un don de cette importance, et un don pieux, dans l'église de son village en souvenir d'un amour ancien et éconduit ! En plein "grand siècle des âmes", alors que Vincent-de-Paul se meurt saintement à Marseille, comment imaginer pareille pitrerie de la part d'un homme de soixante ans qui, en raison de son âge alors avancé, ne peut plus songer qu'à son salut ! En 1667, lors du recensement génois de Rogliano, Angelo Francesco a 67 ans. Son épouse Cecilia Lucchetti de Bettolacce 36. Il est plutôt vraisemblable de penser que Marguerite (morte vers 1658/1659) était la première épouse d'Angelo Francesco. Marguerite (sa femme morte) aurait alors été "la cause de cette oeuvre" dont elle aurait demandé l'érection à son mari. Sans enfant, celui-ci se serait ensuite remarié, d'où ces trente ans d'écart entre les conjoints, pour avoir des enfants : en vain. En 1667, le couple abrite à son domicile un neveu et sa famille. En 1677, Angelo Francesco, 75 ans, a sans doute fait venir le notaire de Centuri afin de ne pas dévoiler la teneur de ses dernières volontés à celui de Magna car il aurait pu les rapporter audit neveu ! C'est devant cet autel que les Lucchetti ont fait apposer en 1705 leurs armoiries de marbre blanc sur le caveau qui devint, et pour longtemps, le leur (au moins jusqu'en 1774). Leur caveau de famille actuel se trouve aujourd'hui devant la terrasse du couvent, dans l'enceinte même du parc.

Eugénie en visite le 2 décembre 1869 en rentrant de l'inauguration du canal de Suez à bord du Yacht impérial *l'Aigle*. Le tabernacle a été offert par le chanoine Benigni. Et les registres paroissiaux ont été tenus pendant des siècles par Giacomo Santo Vivaldi (v.1654-1732), reçu docteur en droit civil et en droit canon (1684) devant l'Université de Rome ; le R.P. Marchi ; l'abbé Dominique Bettolacce ; le chanoine Paul-Antoine Bettolacce (1784-1839) diplômé de l'Université de Pise (1807) ; l'abbé François-Marie-Aimé Bettolacce ; l'abbé Silvagnoli, issu des Lucchetti, encore porteur, en pleine fin du XIXe siècle, d'un titre d'Ancien Régime, puisqu'élu "président du bureau des marguilliers à la séance de Quasimodo" (17 avril 1898) ! Quant à la châsse gothique de saint Aimé, martyr offert à la paroisse par le pape Clément XIV -celui qui a supprimé sous Louis XV l'ordre des Jésuites-, elle a été réalisée près de deux siècles plus tard par le sculpteur Giannoni à côté de laquelle se trouve la belle statue en bois de tilleul du XVIIe siècle, représentant saint Antoine-de-Padoue tenant dans ses bras l'Enfant Jésus, irrespectueusement assis sur la Bible. Statue superbe, au mouvement quasi maniériste, et qui se trouvait à l'origine en l'église San-Francesco du couvent. L'église Sant-Agnello doit aussi nombre de travaux réalisés dans le choeur à l'époque de Louis XVIII (1817) au sculpteur bastiais Antonio Domenico Devoti (1786-1849).

VI. UN PAYSAGE IMMuable

L'ancien *pagus Aurelianus* (le pays d'Aurélien), devenu *Aureliano* ou *Origliano* puis Rogliano a donc son paysage actuel campé depuis les années 1500 : le couvent est là depuis 1521 ; la tour de Barbara était déjà habitée par les Negrone en 1556 ; le château féodal était déjà démantelé du temps de Sampiero Corso ; et l'église Sant'Agnello a eu ses bases posées là en 1510. Reste à y ajouter les oratoires et chapelles : San Marco à Macinaggio, Sant'Andrea à Campiano, Santa Lucia pour Vignale et Vignalello, Santa Chiara à Magna Sottana, San Pietro à Magna Soprana et la Madona delle Grazie, San Gio Batta à Bettolacce, San Rocco à Quercioli où tout le village prie avec ferveur le 16 août afin d'être protégé de la peste. Un enfant né un 16 août a du reste toutes les chances d'être prénommé Rocco, que ce soit Rocco Terami en 1802 ou Rocco de Negrone baptisé (à Bastia) un quart de siècle plus tard. Toutes ces constructions, chapelles, oratoires, église paroissiale, couvent franciscain, château féodal, tours de Quercioli, de Bettolacce ou de Barbara, sans oublier le cimetière aux murs antiques faits de la superposition de trois ou quatre corps allongés, emprisonnés dans de la brique rouge, se détachent d'un paysage peuplé de vignobles et de terrasses de pierres sèches laborieusement cultivées de céréales, d'oliviers, de châtaigniers, de noyers, d'amandiers, de figuiers, de mûriers, de câpriers, d'orangers, de mandariniers, de citronniers et de cédratiers. **Du Moyen Age à la Renaissance**, Rogliano n'est pas seulement un village ou un ensemble de hameaux : Bettolacce, Campiano, Quercioli, Magna Soprana, Magna Sottana, Olivo, Vignale, Vignalello. C'est une capitale, la capitale d'une seigneurie fort peuplée : celle de San Colombano, propriété des Da Mare, seigneurs génois, propriétaires de la seigneurie à partir de 1246. Rogliano est la capitale du cap Corse, de cette micro-région sise au Nord de l'île, au Nord de Bastia, mais aussi au Nord de l'autre grande seigneurie cap corsine, celle des Gentile, qui comprend les fiefs de Brando, Canari, Erbalunga, Pietra Corbara, Sisco, Nonza, etc. San Colombano est donc sise entre la seigneurie des Gentile au Sud et la Méditerranée au Nord et compte plusieurs villages : Rogliano, Tomino, Meria, Centuri, Ersa (Arsia), Morsiglia, Pino, Cagnano, Barretali, Luri, et, jusqu'en 1505, l'île de Capraja, car ses premiers seigneurs Da Mare étaient, non des terriens, mais des Amiraux. De ce cap Corse, tous les auteurs vantent la richesse. Dans les années 1520, Mgr Giustiniani, évêque du Nebbio, écrit : le cap Corse est un "pays... très peuplé et habité par des gens qui, jusqu'à aujourd'hui, se sont adonnés au travail et à la fatigue, sur mer comme sur terre... Un très beau pays... La quantité de vin que produit le cap Corse est considérable... de très bons vins, presque tous blancs... On y récolte aussi un peu d'huile, des figues et quelques autres fruits... Les habitants, particulièrement du temps du roi Charles VIII où les

vins avaient un prix élevé, étaient riches, s'habillaient bien et étaient plus polis et plus civils, du fait du commerce et du voisinage de la terre ferme (Gênes, Livourne) que les autres Corses".